

Brèves littéraires

Brèves

À Jacques Ferron

Daniel Paradis

Numéro 72, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (2006). À Jacques Ferron. *Brèves littéraires*, (72), 73–75.

DANIEL PARADIS

À Jacques Ferron

Bonjour Jacques,

Encore que là où tu te trouves en ce moment, le jour et la nuit sont peut-être des concepts désuets. Si cette imagination qui maniait ta plume t'accompagne encore, tu dois te promener assez loin d'ici.

Je profite lâchement de ton absence pour te tutoyer et – quelle audace ! – commenter ton existence. C'est de ta faute aussi : à force d'écrire autant sur toutes sortes de sujets, quoi d'étonnant à ce que des tas de critiques, d'observateurs, de spécialistes, et même des ahuris de mon genre, s'accrochent à la queue de la comète ?

C'est un peu tard pour nous rencontrer (en tout cas sur cette planète) ; si nous avons été de la même génération, si nous avons regardé dans la même direction, avec bien d'autres « si... », tu aurais pu me dire comment on peut faire tenir un médecin, un narrateur, un indépendantiste, un Rhinocéros, un auteur de théâtre, un amateur de satire et j'en passe, tout ça dans un seul corps, sans que ça se chamaille. Sans doute faut-il naître plusieurs fois dans sa tête : que cherchais-tu à chaque naissance ?

Tu as bien dû t'amarrer à ce monde de matière, travailler pour vivre, passer par la société de

l'époque, mais cette bulle n'a pas tardé à craquer aux entournures, n'est-ce pas ? À force d'étirer la signification des mots et d'inventer des personnages, on finit par en souhaiter autant avec la vie en général. Tu as bien milité ici et là, rigolé de la politique, mais sans balayer cette espèce de mélancolie devant les lois de la nature. On dit que les amuseurs sont parfois eux-mêmes tristes. Sans doute parce qu'ils comprennent les rouages des sentiments et qu'à un certain moment, parmi les fibres de l'affection, du rire et d'autres émotions, on se sent un peu seul au milieu de cette mécanique.

Et puis, comment résister à cette tristesse qui saisit tôt ou tard un être sensible devant la maladie, la mort que le médecin des modestes devait nécessairement côtoyer ? Et l'ordinaire, le quotidien qui passe sans trop crier, sans sublime, celui que les films et les romans oublient pour garder les moments forts afin d'empêcher le spectateur ou le lecteur de s'ennuyer, qu'en faisais-tu ? Tôt ou tard, ne fallait-il pas rire, parler, pleurer même à l'occasion, avec ceux que tu soignais et qui, eux, ne pouvaient refermer le livre de leur vie et passer à autre chose ? Devant autant d'images de chair et de sang, peut-être le sel de tes écrits a-t-il servi à venger, d'une certaine manière, la race humaine.

Mais « ferroniser » ainsi des histoires, n'est-ce pas une forme d'amour ? Tu t'amusais manifestement à sculpter les méandres d'un récit, à le peler à vif et à l'étoffer d'étincelles. Tu les aimais, tes personnages, enfin la plupart, apparemment. Les un-peu-fous, les trop-sérieux, tous ceux dont tu décorais le passé et

le comportement devaient réjouir ton cœur dès leur éclosion dans ta tête.

Peu importe le point de départ, tu aurais pu exploser n'importe où. C'est sorti par le papier. Tu as crié aussi, paraît-il. Avec de l'encre encore. Ferron sans les mots, sans leur éclatement, aurait été châtré. Tu as puisé en abondance dans leur lumière.

Mais qui suis-je pour envoyer ainsi des clins d'œil et ouvrir une drôle de fenêtre ? Quand je partirai à mon tour, accroche-moi par la manche et rappelle-moi ce que n'importe quel enfant de tout âge sait déjà depuis longtemps : une étoile tient mal dans un corps humain.

L'auteur remercie Pierre Cantin pour ses précieux renseignements sur Ferron, ainsi que Lanctôt éditeur pour son aimable envoi de *La nuit* (réédition, 2005).